

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 www.hippodromedouai.com  
 hippodrome  
 douai scène nationale

# HARVEY MILK

## Gus Van Sant

Né le 24 juillet 1952 à Louisville, Kentucky.

Passionné de peinture dès son plus jeune âge.

Gus Van Sant est diplômé de la Rhode Island School of Design en 1970.

Après avoir voyagé plusieurs années en Europe, il s'installe en 1976 à Los Angeles, où il se prend bientôt d'affection pour la population marginale, source d'inspiration de plusieurs de ses films.

Assistant de production auprès de Ken Shapiro, et auteur de nombreux courts, Van Sant réalise et produit en 1985 son premier long métrage.

**Mala Noche**, romance homosexuelle filmée en 16 mm et en noir blanc, primée par l'Association des critiques de Los Angeles. Courtisé par Universal, le réalisateur choisit pourtant de partir à Portland où il peut enfin concrétiser d'anciens projets de films. Contant la dérive d'une bande de junkies dans **Drugstore Cowboy** (1989), inspiré de l'univers de Burroughs, il brosse le portrait de deux prostitués dans **My Own Private Idaho** (1992).

Avec ces deux œuvres très personnelles, dans lesquelles brillent Matt Dillon, River Phoenix et Keanu Reeves, Van Sant s'impose comme l'un des cinéastes indépendants les plus originaux et prometteurs.

Après l'échec du psychédélique

**Even cowgirls get the Blues**, Van Sant tourne pour la Columbia **Prête à tout**, satire féroce qui vaut à Nicole Kidman le Golden Globe de la Meilleure actrice en 1996.

La notoriété du cinéaste grandit encore avec le succès critique et public de **Will Hunting**. Cette chronique, autour d'un jeune délinquant sauvé par un prof de maths, est récompensée par deux Oscars, dont l'un attribué aux scénaristes en herbe Matt Damon et Ben Affleck.

Sur un thème voisin, Van Sant signera en 2000

**À la rencontre de Forrester** avec Sean Connery. Se réclamant de Chantal Akerman et Bela Tarr, Gus Van Sant se tourne ensuite vers un cinéma plus expérimental : après un intrigant remake plan par plan (et en couleurs) de **Psychose** en 1998,

il signe une série d'œuvres méditatives, qui sont autant de réflexions sur l'adolescence : **Gerry** (2002), ou l'hypnotique traversée de deux amis dans le désert californien, **Elephant**, évocation de la tuerie du lycée de Columbine, qui obtient la Palme d'or et le Prix de la mise en scène à Cannes en 2003, **Last Days** (2005), dans lequel il explore la fascination exercée par le suicide de l'icône grunge Kurt Cobain,

2008 (sortie France : 4 mars 2009) - États-Unis - couleur - 2h07 - VO

film de **Gus Van Sant**

scénario : **Dustin Lance Black** - image : **Harris Savides** - montage : **Elliot Graham** - premier assistant réalisateur : **David J. Webb** - décors : **Bill Groom** - costumes : **Danny Glicker** - musique : **Danny Elfman** - son : **Felix Andrew, Neil Riha, Chris David, Leslie Shatz** et **Gus Van Sant** - effets visuels : **Chel White** - directeur artistique : **Charley Beal** - maquillage : **Steven E. Anderson** - casting : **Francine Maisler** - production : **Groundswell Prod.** et **Jinks/Cohen Company** - producteurs : **Bruce Cohen, Dan Jinks** et **Michael London** - distributeur : **SND**.  
 avec : **Sean Penn** (Harvey Milk), **Emile Hirsch** (Cleve Jones), **Josh Brolin** (Dan White), **Diego Luna** (Jack Lira), **James Franco** (Scott Smith), **Alison Pill** (Anne Kronenberg), **Victor Garber** (le maire George Moscone), **Joseph Cross** (Dick Pabich), **Lucas Grabeel** (Danny Nicoletta), **Howard Rosenman** (David Goodstein), **Denis O'Hare** (le sénateur John Briggs), **Jeff Koons** (Art Agnos), **Kelvin Yu** (Michael Wong), **Ted Jan Roberts** (Dennis Peron), **Boyd Holbrook** (Denton Smith), **Brandon Boyce** (Jim Rivaldo), **Stephen Spinella** (Rick Stokes)...

Harvey Milk fut le premier Américain affichant son homosexualité à obtenir un mandat électif : en 1977, il est élu conseiller municipal à San Francisco. Aujourd'hui, qui s'en étonnerait ? À l'époque, c'est une minirévolution. Les images d'archives en noir et blanc qui ouvrent le film de Gus Van Sant remontent sans doute aux années 60 (on pense à *Loin du paradis*, de Todd Haynes), mais elles surprennent toujours : rafles dans les bars gay, messieurs en costume qui se cachent le visage de peur d'être reconnus, clandestinité et peur d'assumer sa différence.

De fait, militant contre les discriminations sexuelles, Harvey Milk lutta en particulier contre le sénateur républicain John Briggs, dont la sinistre « Proposition 6 », confondant homosexualité et pédophilie, exigeait que soient immédiatement renvoyés des écoles et lycées les enseignants gay et lesbiens... On mesure le chemin parcouru, on sait aussi qu'on n'est à l'abri de rien, comme le montre l'abrogation du mariage gay en Californie.

*Harvey Milk* raconte ce combat, mais le dépasse aussi. Incarné par Sean Penn, dont l'interprétation a été saluée d'un oscar, Milk est un enfant du « jouir sans entraves », un apôtre humaniste de toutes les libertés (y compris, celle très américaine, d'entreprendre), un prosélyte de la transparence et de l'acceptation de soi (il pense à juste titre qu'un « coming out » massif sortira l'homosexualité de la marge). Sa lutte excède la cause gay.

Son destin personnel est le fruit d'un mouvement collectif auquel Gus Van Sant insufflé une incroyable énergie érotique. La politique est ici un « agir ensemble », et toute forme d'action collective, y compris à deux et amoureuse, est la bienvenue. On pense à cette sereine scène de drague dans le métro new-yorkais, où Sean Penn accoste et ramène chez lui James Franco ; on pense à cette façon qu'auront toujours Milk et ses proches de voir en l'autre, ami ou ennemi politique, un objet de désir potentiel. Cette érotisation du monde dépasse les préférences sexuelles.

Les acteurs sont pour beaucoup dans l'enthousiasme turbulent que dépeint et suscite le film. Et avant tout, la manière dont Gus Van Sant les regarde : le cinéaste a toujours manifesté une empathie bienveillante envers ses personnages. On retrouve dans *Harvey Milk* la tendresse à l'œuvre dans la plupart de ses films. Méconnaissable avec sa prothèse nasale (on dirait Gérard Longuet, pourtant pas tout à fait du même bord que Milk !), maquillage qui sert la puissance d'incarnation propre au cinéma américain, Sean Penn tient le personnage sur une note - la ténacité souriante, l'appétit de séduire qui peut aussi servir en politique. Il laisse de l'espace aux autres : le lumineux James Franco, donc, mais aussi le jeune acteur mexicain Diego Luna, compagnons successifs de Milk. Ou encore Emile Hirsch, le héros de *Into the Wild*, à la tête d'un très inhabituel staff de campagne.

Face à eux, Josh Brolin (vu dans *M*) joue avec subtilité, sous le masque du beauf, un politicien d'origine irlandaise dont les rapports avec Milk sont pour le moins ambivalents... Le récit balisé, façon « biopic », fait la part belle aux scènes attendues (discours de campagne, soirs de défaite ou de victoire, conflit entre vie privée et vie publique). Mais le cinéaste le transfigure par un style inventif, synthèse de son art le plus radical (celui qui a donné *Gerry* ou *Last Days*) et de son talent de « story-teller » classique (*Will Hunting* ou *À la recherche de Forrester*). La façon très libre dont il mêle archives et fiction est remarquable, tout comme l'économie de moyens qui évite une reconstitution trop ostentatoire.

puis *Paranoid Park* (2007), plongée mélancolique dans l'univers des skaters de Portland. Van Sant reçoit à Cannes un prix saluant ce dernier film mais aussi l'ensemble de son œuvre. Il revient ensuite à une narration plus traditionnelle avec *Harvey Milk*, portrait du premier élu américain ouvertement gay, film 8 fois nommé aux Oscars en 2009.

On ne déflorera pas grand-chose en révélant que Harvey Milk a été assassiné, onze mois après son élection, en même temps que le maire de San Francisco. On ne dira ni qui est le coupable ni dans quelles conditions eut lieu le double meurtre. Révétons juste que l'art de Gus Van Sant lui donne une étrange résonance : le crime évoque à sa façon la tuerie d'*Elephant*, sans que soit totalement exclue l'hypothèse d'un crime passionnel. Montrer sans rien asséner, expliquer sans rien résoudre, c'est tout l'art d'un cinéaste majeur qui signe ici l'un de ses films les plus accessibles et l'un des plus accomplis.

Aurélien Ferenczi - Télérama - mars 2009

Depuis une bonne décennie, le destin du « maire de Castro Street » était l'un de ces serpents de mer hollywoodiens sur lequel un nombre impressionnant de cinéastes s'était cassé la caméra (Bryan Singer étant le dernier en date). Tant mieux, a-t-on envie de dire, tant la présence de Gus Van Sant aux commandes du projet semble naturelle, comme si sa filmo tout entière y culminait. La poésie visuelle de *Drugstore Cowboy*, les excursions arty d'*Elephant*, l'immédiateté mainstream de *Will Hunting* : tout Van Sant s'est donné rendez-vous dans *Harvey Milk*. Une réconciliation du cinéaste avec lui-même que l'on n'osait plus espérer après l'hermétique *Paranoid Park*, qui ressemblait à s'y méprendre au testament de sa carrière hollywoodienne. Les premières images - Milk, seul face à un magnéto sur lequel il enregistre ses mémoires - ont beau suggérer un biopic classique, Van Sant dresse le portrait de l'homme à travers ses actions, évoquant sa vie à l'aune de son éveil politique et de la lutte pour laquelle il va tout sacrifier. Vibrant de militantisme (et non de prosélytisme), le film a l'intelligence de ne pas ressembler à un tract partisan. Il s'agit plutôt d'une invitation à la tolérance, adressée avec le même sourire accueillant mais déterminé que celui offert par Milk à ses recrues. Son combat pour la défense des droits des homosexuels, entamé il y a plus de trente ans, aurait pu paraître anachronique à une époque où la discrimination envers les gays ne devrait plus être qu'un mauvais souvenir. L'adoption, en novembre dernier, de la Proposition 8, interdisant le mariage de deux citoyens du même sexe dans l'État de Californie, a pourtant mis une gifle au progressisme et révélé l'ampleur du chemin que certaines mentalités ont encore à parcourir. Dans ce contexte, *Harvey Milk* n'est pas seulement une oeuvre brillante mais essentielle, habitée par la performance stupéfiante de Sean Penn. C'est simple : l'acteur disparaît si loin dans le rôle qu'on se demande s'il n'a pas fallu l'exorciser à l'issue du tournage. Grâce à lui, aux interprétations aiguisées de Josh Brolin et de James Franco, à la photo renversante d'Harris Savides et à la puissance discrète de la mise en scène de Gus Van Sant, *Harvey Milk* se voit comme du petit lait.

Mathieu Carratier - Première

*Harvey Milk* est un biopic. C'est un film de Gus Van Sant. Il décrit les huit années de prise de pouvoir politique du premier élu ouvertement homosexuel aux États-Unis. Un tel trajet offrait de nombreuses possibilités de sortie de route. Mais cette fois, Van Sant ne la joue pas aérien son personnage est un Terrien, il est pleinement dans la vie, seules ses idées, à l'époque, semblent planer. Contrairement à ce qu'il faisait dans ses derniers films (de *Gerry* à *Paranoid Park*), Van Sant ancre ici sa caméra dans le concret, et fila des personnages solidement plantés dans leurs chaussures. Son *Harvey Milk* écrit lui-même sa propre histoire qui, chose peu commune pour un biopic, démarre à l'aube de ses 40 ans et de sa nouvelle vie, hors du placard, dont il n'aura de cesse de brandir la force et l'intérêt vital pour toute la communauté gay. À la manière du récent *Coluche*, ce biopic vise donc non seulement à établir le portrait (certes exceptionnel) d'un homme, mais aussi à capter l'essence (libertaire, militante, communautaire) d'une époque : en l'occurrence ce que furent les années 1970 et le mouvement pro-gay à San Francisco. Van Sant en restitue à la fois l'imaginaire et l'imagerie, et, tel *Harvey Milk himself*, il ne laisse pas les douleurs et les difficultés prendre plus de place qu'elles n'en méritent. En quelque sorte, il roule droit devant, avec, en ligne de mire, un film apparemment simple, dont le caractère d'évidence est la marque des grands. Savoir s'effacer est aussi la qualité de Sean Penn, qui livre une interprétation exceptionnelle visiblement très inspirante pour tous ses partenaires.

Ch.R - Fiches du Cinéma

Gus Van Sant lève le pied. Le réalisateur de *Gerry*, *Elephant* et *Paranoid Park* met entre parenthèses ses expériences narrativo-formelles pour un exercice de style beaucoup plus tranquille, le biopic. Sans sombrer dans l'ultra-conventionnel, façon *À la rencontre de Forrester*, le cinéaste opte pour un académisme qu'on ne lui connaissait plus. Avec son récit sage et sa mise en scène centrée sur les personnages, *Harvey Milk* relève du portrait classique. Un peu décevant vu l'homme d'images qui est aux manettes. Cela n'empêche pas le film de remplir haut la main son objectif, conter la vie d'un héros comme le cinéma les adore : moderne, ouvert sur le monde, combatif et habité par sa juste cause. Lui-même homme de combats, Sean Penn ne pouvait s'y tromper. Il livre une prestation juste, enflammée quand il le faut mais sans céder, comme parfois, aux sirènes du cabotinage. Autour de lui, une ribambelle de second rôles en or et d'acteurs en démonstration : James Franco, charismatique en diable, Emile Hirsch, sensible et profond ou Josh Brolin, parfait dans le registre de la frustration et de la fureur contenue.

Hugo de Saint Phalle

## CINÉVÉNEMENTS

### LE VERDICT

MARDI 05 MAI À 20H30

de Sydney Lumet

séance Ciné-Droit / Plan- Séquence/Quid Juris suivie d'un débat avec Tanguy Le Marc'Hadour, maître de conférences et doyen de la faculté de droit de Douai